

LE SUJET

↳ On emploie couramment ce mot pour dire...

Lorsque l'on parle d'un « *sujet de dissertation* », on désigne ce qui fait le fond d'un propos. L'usage grammatical du terme « *sujet* » renvoie à ce qui se trouve avant le verbe : il est donc celui qui produit l'action. Il y a cependant une ambiguïté puisque le sujet peut aussi désigner ce qui subit une domination : les sujets du roi sont « *assujettis* », ils ne sont pas libres d'agir comme ils l'entendent. Il en va de même lorsque l'on dit que les hommes sont « *sujets à la mort* », c'est-à-dire astreints à une nécessité inévitable.

↳ Définition du concept philosophique

Le sujet renvoie étymologiquement à ce qui se tient dessous (du latin *sub jacere*) : il est donc ce qui a rapport avec une substance possédant une identité et des propriétés qui le définissent. Le propre du sujet humain est de pouvoir se prendre comme objet de réflexion afin de se connaître. Le sujet est donc un être pensant qui peut aussi décider du sens de son existence en formant des projets. C'est ce qui fait de lui un être moral, qui peut répondre de ses pensées et de ses actes. Il se différencie par là de l'objet, défini et soumis par la volonté, incapable de se déterminer par lui-même.

↳ Un sujet bac et une problématisation possible

« *Peut-on ne pas être soi-même ?* » Il est possible que momentanément, un sujet ne se reconnaisse plus dans ses actes, comme sous l'effet de la colère ou de la passion amoureuse. Il arrive également que l'on trahisse certain de nos engagements ou que l'on se mente à soi-même. Mais est-ce pour autant que l'on devient une autre personne ? Ce serait peut-être être de mauvaise foi que de rejeter notre responsabilité parce que nous n'avons pas su nous maîtriser. Il faut malgré tout reconnaître la possibilité pour un individu de changer, de se perfectionner avec le temps. Cela implique de considérer l'identité du sujet comme étant en construction : on est jamais vraiment nous-mêmes puisque notre essence n'est pas fixe mais en devenir.

SUBJECTIF



- Du latin *subjectivus*, ce qui a rapport au sujet.
- Les propriétés du sujet, c'est-à-dire les attributs de celui dont on parle.
- Les représentations mentales, idées, imaginations du sujet pensant.
- Les jugements personnels et partiels du sujet qui revendique des goûts propres.

■ **Synonymes** : partial, relatif à chacun, personnel.

■ **Exemple** : *chacun ne perçoit pas un film de la même façon. L'interprétation, mais aussi l'appréciation sont subjectives*

OBJECTIF



- Du latin *objectum*, ce qui est « placé devant », ce qui a rapport à l'objet.
- Ce qui concerne les propriétés d'un objet.
- Ce qui relève de la réalité de l'objet, sans déformation de la pensée du sujet connaissant.
- Un jugement impartial

■ **Synonymes** : juste, universel, réel

■ **Exemple** : *un bon film possède des qualités objectives qui peuvent être reconnues, indépendamment de la subjectivité de chacun*



► Raison de la distinction

La distinction entre subjectif et objectif renvoie à la distinction plus fondamentale entre le sujet et l'objet. Le premier désigne un être qui « existe », c'est à dire qui prend lui-même comme objet de réflexion, et qui se propose des fins, des objectifs personnels. Le second évoque une inertie, celle de la chose qui en l'absence d'intériorité psychologique, se contente d'« être », c'est-à-dire de subsister physiquement. On comprend alors que ce qui est subjectif se rapporte au sujet pensant, qui cherche à se connaître lui-même ou à connaître les objets qui l'entourent, avec ses facultés et sa sensibilité.

Plus précisément, ce sont les représentations qui découlent de cette tentative qui pourront être qualifiées de subjectives en tant qu'elles peuvent plus ou moins déformer la nature des objets connus. Aussi, on peut penser que l'« opinion » est une croyance peu fiable en ce qu'elle repose principalement sur les impressions du sujet.

À l'inverse, pour atteindre la « vérité », il faudrait produire une connaissance objective, c'est à dire tendre vers l'identité entre l'objet connu et sa représentation subjective. Cela impliquerait un effort de « décentrement », ce qui est permis selon Platon par l'exercice de la philosophie conçue comme recherche de l'objectivité par l'effort dialectique de la raison, qui évacue progressivement la subjectivité des préjugés.



Texte

« En l'âme même les facultés sensitive et intellectuelle sont en puissance leurs objets : l'intelligible, d'une part, le sensible, d'autre part. Mais il s'agit nécessairement ou de ces objets en eux-mêmes ou de leurs formes. Que ce soit les objets mêmes, c'est impossible : ce n'est pas la pierre qui est dans l'âme, mais sa forme. »

Aristote, *Traité de l'âme*, 3-9 (350 av. J.-C.)

► Limites de la distinction

Le texte ci-dessus permet à Aristote d'envisager une réunion du subjectif et de l'objectif. En effet on peut imaginer que la connaissance objective réside dans la possibilité pour l'esprit du sujet d'abstraire les propriétés essentielles de l'objet (sa forme) sans que la matière, qui reste du côté de l'objet, soit réellement dans l'esprit. Kant ira encore plus loin en considérant que l'objet de la connaissance est construit par le sujet et les catégories de son esprit. Le véritable objet, indépendant de nos facultés est inaccessible : il s'agit du noumène.



Exercice

Classez les verbes suivants selon qu'il exprime la subjectivité ou l'objectivité :

Savoir, croire, penser, prouver, ressentir, argumenter, sembler, connaître, interpréter, comprendre, expliquer

ESSENTIEL



■ Du latin *essentia*, calqué sur le grec *ousia*, « la substance »

- Ce qui appartient en propre à une chose
- Ce qui ne peut être modifié sans changer la nature d'une chose
- Ce qui est nécessaire

■ **Synonymes** : substantiel, primordial, intrinsèque

■ **Exemple** : *Il est essentiel pour l'être humain de posséder la raison.*

ACCIDENTEL



■ Du latin *accidere*, « ce qui survient »

- Ce qui n'appartient pas en propre à une chose
- Ce qui peut être modifié sans changer la nature de la chose
- Ce qui est simplement possible

■ **Synonymes** : extrinsèque, imprévisible, accessoire

■ **Exemple** : *Il est accidentel pour un être humain d'avoir les cheveux blonds.*

LE BON CÔTÉ DE LA PANNE
D'ESSENCE, C'EST QU'ON
ÉVITE LES ACCIDENTS...



► Raison de la distinction

Un carré a pour essence d'avoir quatre côtés ; le fait que le carré soit tracé ou pas est accidentel. La définition scientifique porte donc sur les propriétés essentielles de la chose, en mettant de côté ses propriétés accidentelles. C'est en tout cas vrai pour les sciences qui ont pour objet de connaissance des formes idéales, sans rapport à leur existence matérielle. Thales a découvert qu'il est essentiel pour un triangle rectangle que le carré de la longueur de l'hypoténuse soit égal à la somme du carré des deux autres côtés, peu importe la longueur des côtés, qui est accidentelle.

La distinction entre essentiel et accidentel n'est pas qu'une question de définition de géométrie. Elle est aussi solidaire d'une conception des individus comme *substance*. Il faut en effet remarquer que le réel est peuplé de choses qui sont le support de qualités dont certaines sont inséparables et d'autres pas. Aussi, une chose est sujette à des modifications dans le temps sans nécessairement changer de nature. Par exemple, je peux me considérer comme étant la même personne qu'il y a dix ans, alors que mon corps n'est plus tout à fait le même.

La question de l'accès à l'essence se pose enfin dans les rapports avec autrui. Aime-t-on quelqu'un pour son essence ou pour des qualités accidentelles qui lui sont rattachées pour un temps ? On a envie de répondre que le véritable amour porte sur l'être intérieur et non des apparences variables, mais est-il possible et légitime d'aimer quelqu'un indépendamment des qualités qu'il manifeste ?



Texte

« Comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. »

Pascal, *Pensées* (1670)

► Limites de la distinction

Une des expériences de pensée que se proposent les philosophes depuis l'antiquité est la suivante : le bateau de Thésée subit avec le temps différentes avaries, des accidents. On remplace à chaque fois les planches défectueuses par de nouvelles. Au bout d'un certain temps, le bateau ne possède plus aucune de ses parties d'origine. N'est-ce pas pour autant le même bateau ? Le but est ici de se questionner sur la notion d'identité et de déterminer ce qui fait l'essence d'une chose : la matière n'est-elle qu'accidentelle ? La forme suffit-elle à définir l'essence ?



Exercice

Thomas Hobbes corse le problème précédent en imaginant que l'on construise un autre bateau similaire avec toutes les pièces que l'on a retiré du premier : n'est-ce pas ce bateau qui a été témoin des aventures de son capitaine ?

RESSEMBLANCE



- Du latin *similare*, « être semblable »
- Ce qui a l'apparence, la conformité physique approximative
- **Synonymes** : similarité, conformité, parité
- **Exemple** : *le berger arrive à distinguer chacune de ses brebis malgré leur ressemblance*

ANALOGIE



- Du grec *ana-* (« selon ») et *logos* (au sens de « ratio »)
- Ce qui a une identité de rapports (le même ratio)
- **Synonymes** : proportion, rapport, correspondance
- **Exemple** : *la coquille est à l'escargot ce que la carapace est à la tortue*



► Raison de la distinction

Ces deux termes sont parfois utilisés comme synonymes, mais il n'en est rien. Il y a entre deux jumeaux une *ressemblance* : ils ont des traits similaires, sans toutefois que l'identité soit totale. Car même s'ils avaient exactement la même apparence, ces jumeaux resteraient deux sujets distincts, par l'espace qu'il occupe, et par leurs pensées. La ressemblance peut être un moyen de relier des choses, d'abstraire des idées générales. Mais elles peuvent aussi être trompeuses et superficielles.

L'analogie n'est pas non plus une identité de termes, mais une *identité de rapport* : on dira que A est à B ce que C est à D : = . Par exemple, les religions monothéistes parlent souvent de Dieu *comme* d'un père : Dieu est à l'humanité ce qu'un père est à son fils, puisque qu'il est celui qui donne la vie. Le terme « comme » indique donc une proportion et non pas une égalité stricte. L'analogie peut être un moyen rigoureux de comprendre une idée abstraite à partir de choses concrètes. On dit que Thalès découvrit son fameux théorème par une analogie : souhaitant mesurer la hauteur d'une pyramide, il se dit qu'à l'exact moment où la dimension de son ombre serait égale à sa propre taille, alors la dimension de l'ombre de la pyramide serait aussi égale à la hauteur de la pyramide.



Texte

« Je dis qu'il y a analogie lorsque le second nom est au premier comme le quatrième est au troisième [...] Citons un exemple : la coupe est à Bacchus ce que le bouclier est à Mars. On dira donc et «le bouclier, coupe de Mars», et «la coupe, bouclier de Bacchus». Autre exemple : ce que le soir est au jour, la vieillesse l'est à la vie. »

Aristote, *Poétique*, XXI (335 av. J.-C.)

► Limites de la distinction

Lorsqu'on s'intéresse aux relations intersubjectives (entre sujets), on note qu'un autre être humain est aussitôt identifié comme tel, radicalement distinct des autres objets du monde. Je ne confonds jamais autrui avec une chose, mais pourquoi ? Est-ce seulement une affaire de ressemblance ? Cette solution semble faible, car je peux regarder un portrait ou une statue de cire très ressemblante à son modèle et, même si parfois cela est troublant, savoir que ce que j'ai devant moi n'est pas un humain. Il faut donc davantage pour reconnaître en autrui un autre sujet, un *alter ego* : pour Husserl, la ressemblance est certes indispensable, car elle va permettre de lier la perception du corps de l'autre à mon propre corps, mais il s'opère une « *saisie analogisante du corps là-bas comme corps propre* ». Husserl nomme *aperception analogique* ce transfert à autrui, à partir de mon propre corps, du sens de l'*ego*, c'est-à-dire d'une existence subjective, pour signifier qu'il s'agit plus d'une simple perception. Ici, ressemblance et analogie ne sont pas opposées mais complémentaires : sans perception de la ressemblance corporelle entre autrui et moi, je ne pourrais réaliser cette analogie entre nos vies conscientes.



Exercice

- **Explicitiez les exemples d'analogies que présente Aristote dans l'extrait ci-dessus :**
 - Qu'est-ce que la coupe ou le bouclier ?
 - Qu'est-ce que la vieillesse ou le soir ?
- **Complétez ces exemples d'analogies :**
 - Les yeux sont à la vue ce que le nez est
 - Le besoin est au corps ce que le désir est
 - Thalès est à la géométrie ce que Platon est

HAMLET



Celui qui se prend lui-même
comme objet de sa réflexion.

LUCKY



Celui qui est réduit
à n'être qu'une chose.

Ces deux personnages de théâtre se prennent pour objet, mais pas de la même façon...

Dans *Hamlet* la pièce de Shakespeare publiée en 1603, le personnage éponyme tient un célèbre monologue dans un cimetière, un crâne à la main. Alors qu'il réfléchit à son existence, lui viennent des interrogations et des doutes. En proie au désespoir, il questionne sa propre présence sur terre : « être ou ne pas être, là est la question ».

Le génie shakespearien de la mise en scène permet de nous figurer la condition du sujet humain. En regardant un crâne, Hamlet prend conscience de la finitude humaine, et de la nécessité de donner un sens à l'existence. Ce que Pascal appelle la condition misérable de l'homme trouve ici son exemple : l'homme est celui qui se sait exister et qui entrevoit la possibilité d'un choix tragique. Mais la pensée est aussi ce qui fait du sujet un être digne capable de se relever.

Dans la pièce *En attendant Godot* (1952) de Samuel Beckett, le personnage de Lucky est un être malheureux, rabaissé au rang d'animal par ses congénères qui le traite comme un chien. Esclave soumis, son maître exige de lui qu'il se mette à penser. Il en découle une tirade sans aucun sens, logorrhée mécanique après laquelle Lucky deviendra définitivement muet.

Lucky est assujéti à son maître. Il se voit refuser le statut de sujet, en étant objectivé comme un moyen à disposition de la volonté d'un autre. Reconnu comme un chien par les autres, il se comporte comme tel, sans remettre en question cet état de choses. Devenu par ordre, une chose pensante, il s'avère incapable de tenir un propos sensé. On en vient alors à se demander si derrière cette apparence se tient réellement une conscience humaine.